

LES SOUVENIRS DU PASTEUR CAMILLE RABAUD (1827 – 1921)



TROISIÈME PARTIE

LA RETRAITE (1)
NOCES D'OR – NOCES DE DIAMANT
NOS DEUX EGLISES REUNIES



PRÉSENTATION¹

Nous proposons ici le début de la troisième partie de ses *Souvenirs inédits* consacré à sa retraite. Il couvre la période d'avril 1894 à juillet 1914. Durant ces vingt années, Camille Rabaud vit l'hiver à Castres et l'été à Montredon-Labessonnié. Libéré des lourdes tâches de son ministère, il se montre débordant d'activités. Il publie près de vingt-cinq ouvrages et articles, en profite pour faire des voyages d'agrément ou pour rendre visite à ses enfants dispersés dans le nord et le sud de la France et pour les recevoir régulièrement dans le Tarn. Bien que retraité, il n'hésite pas à remplacer ses collègues si nécessaire, à donner des conférences dans les temples du département et à continuer son combat au service du protestantisme libéral, par la plume mais aussi en accueillant en 1913 à Castres le *Synode national* de l'Église réformée. Si durant toute cette période les tensions restent vives entre orthodoxes et libéraux, un début de rapprochement se dessine à la veille du premier conflit mondial. Ces années sont rythmées par des anniversaires qui permettent de réunir famille et amis lors de grandes fêtes et sont clôturées par la reconnaissance officielle de ses actions : début 1914, la rosette d'officier de la Légion d'honneur lui est décernée, fait unique dans tout le corps pastoral français.

¹ Notes : Olivier Héral. Nous remercions vivement Sylvie de Comte Wittevrongel (Vincennes) de nous avoir confié une version dactylographiée de ce texte.

LA RETRAITE

Un de mes plus fidèles amis me dit, lors de ma retraite : *Qu'allez-vous maintenant devenir ? N'avoir plus rien à faire après la vie forcément active de vos deux grandes églises, que vous allez vous ennuyer !* Eh bien, point ! Je n'ai jamais eu un jour d'ennui ; mieux même, j'ai rarement eu le temps de réaliser dans un jour le programme que je m'étais tracé dès le matin. Travaux de cabinet, lectures, correspondances, jardinage, soin des affaires m'ont toujours absorbé et m'absorbent encore ; chaque matin, le programme renaît de ses cendres. N'ayant été, après ma retraite, nommé membre d'aucun conseil, d'aucun comité, libre de tout service, de toute responsabilité, alors que j'eusse pu encore être peut-être de quelque utilité, je me repliai sur moi-même et je me créai une nouvelle vie qui, en répondant à mes goûts, pouvait, en quelque mesure, servir le protestantisme et nos églises dont j'étais bien loin de me désintéresser.

Avant tout, nous commençâmes par opérer une réfection générale de notre maison de Labessonnié, du 20 avril au 20 mai 1894, par les soins de l'entrepreneur Gabau de Castres ; façade sur la rue : crépi tyrolien, trottoir en ciment, lambris en ciment, peinture générale ; derrière, blanchiment de toute la façade sur le jardin ; six cheminées avec appareils contre la fumée ; tabatière au toit ; et, au jardin, banquette, grilles, tonnelle, volière ; terrasse (plus tard).



Dr Fernand Lavergne, sénateur du Tarn (1858 – 1945)

Après ces réparations, nous partîmes pour Paris, d'où, après un séjour de trois semaines, nous revînmes par Bordeaux, Biarritz, Pau, Toulouse. Nos enfants dispersés à Paris, Montpellier, Biarritz, nous étions désormais absolument libres de les visiter à volonté. C'est ainsi qu'en avril 1895, nous fîmes chez Paul un séjour très agréable à Montpellier, plus tard à Marseille d'où nous parcourûmes la Côte d'Azur. Chaque année jusqu'à ces derniers temps, nous avons pu rayonner, à tour de rôle, chez nos trois enfants, comme aussi les recevoir chez nous à la ville, à la campagne, nos deux maisons ayant été bien aménagées pour cela. En avril 1896, nouveau voyage chez notre fils Paul, voyage déjà mentionné : Nice, Menton, Monaco, Cannes, Toulon ; nous vîmes Vintimille, première ville italienne sur la frontière, où l'on ne

parlait qu'italien. En juin 1896, voyage à Biarritz chez nos enfants Lavergne² : l'océan, la Bidassoa, séparant la France de l'Espagne, Fontarabie (église et courses de taureaux), Saint Sébastien, séjour d'été de la famille royale. Retour par Lavelanet, chez Alquier-Bouffard³.



Louis Alquier-Bouffard (1822 - 1911)
à Lavelanet-de-Comminges



Son domicile à Lavelanet-de-Comminges

Indépendamment de nos voyages et de la surveillance plus active de nos intérêts personnels, je remplaçais, de temps en temps, les pasteurs de la région, chaque fois qu'ils m'appelaient à leur aide, surtout à Mazamet, même pour les solennités. Je fus appelé par le pasteur Gâches⁴ de Ségats à présider l'inauguration de son temple, brûlé par la foudre et rebâti. Mon sermon, imprimé pour une bonne œuvre, contenait l'histoire assez curieuse de l'Eglise de Ségats⁵ ⁶. Une demi-douzaine de pasteurs orthodoxes assistèrent à l'inauguration, car, à cette époque, l'union entre les orthodoxes et les libéraux était en bonne voie. Mais les deux intolérants pasteurs Bastide⁷ et Molines⁸ y mirent bon ordre ; il y aurait eu péril de mort pour le salut des

² Fernand Lavergne, gendre de Camille Rabaud, est né le 21 janvier 1858 à Montredon-Labessonnié. Fils de Bernard Lavergne, il commença ses études à l'école de Sorèze et les poursuivit au collège de Castres et à la Faculté de médecine de Montpellier où il obtint son doctorat. Il devint ensuite interne des hôpitaux de Paris. Il exerça successivement sa profession de médecin à Inchon, Salies-de-Béarn et Biarritz. En 1912, il fut élu conseiller municipal de Montredon-Labessonnié, dont il devint maire en 1925. Conseiller général de son canton de 1910 à 1919, puis à partir de 1928, il se présenta à l'élection sénatoriale partielle du 11 octobre 1931 destinée à pourvoir au remplacement de Louis Vieu, décédé. En tête dès le premier tour devant le député-maire socialiste de Castres, Henri Sizaire, il l'emporta assez nettement au second tour. Dans la Haute Assemblée, il s'inscrivit au groupe de la gauche démocratique, radicale et radicale-socialiste. Il est décédé en 1945.

³ *Anne Louis Adolphe* Alquier-Bouffard (1822 - 1911) est né à Castres le 6 septembre 1822 dans une vieille famille de bourgeoisie protestante. Ancien élève de l'Ecole polytechnique, il devint capitaine du Génie militaire et participa à la conquête de l'Algérie où il dirigea la construction de routes, de télégraphe et de réseaux d'irrigation. Après avoir quitté l'armée, il fut maire de sa ville natale sous le Second Empire. Il accomplit une œuvre éditoriale de qualité durant son passage à la mairie de 1860 à 1870. Une rue de la cité porte son nom. Il opta ensuite pour la carrière de trésorier payeur général du département de l'Aude. Il mourut le 30 novembre 1911 à Lavelanet-de-Comminges dont il était alors le maire.

⁴ Paul Abel Fortuné Gâches, né le 3 février 1825 à Vabre, décédé en 1903, pasteur à Espérausses puis Ségats.

⁵ *Dédicace du temple de Ségats (15 décembre 1896) : le Temple, domicile de Dieu*, Castres : Huc et Bonnet, 1896.

⁶ Note de Camille Rabaud : *J'ai publié également une histoire de l'Eglise de Réalmont (Notice historique sur l'Eglise réformée de Réalmont d'après les documents historiques*, Revue historique, scientifique et littéraire du département du Tarn, Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn : Albi, 1, 22, 241 – 266, 1897).

⁷ J. Bastide, pasteur orthodoxe à Castres, directeur du journal *La Voix de la Montagne*.

⁸ Charles Molines, né en 1862, décédé à Mazamet le 24 avril 1932, pasteur à Viane trois ans puis à Mazamet de 1889 à 1932.



âmes ; et mieux valait vivre en ennemis toujours en guerre qu'en frères et amis semant dans le même sillon.

Directement sollicité d'envoyer quelques articles à *La Voix de la Montagne*⁹, j'y écrivais depuis trois ans, sans que jamais nul n'eût eu à se plaindre. *N'importe*, s'écrièrent Bastide et Molines dans une réunion synodale, *c'est le nom qui doit disparaître ; mais*, répondirent à l'unisson tous les autres pasteurs indignés, *monsieur Rabaud ne met souvent que ses initiales ! C'est la même chose ; et s'il ne se retire, cent abonnés de Castres et cent-cinquante abonnés de Mazamet se retireront*¹⁰. Devant cet argument suprême, aussi délicat que charitable, les pasteurs cédèrent pour ne pas laisser crouler le journal ; et, après avoir été prié d'entrer, je fus prié de sortir. On peut compter cet acte parmi les plus glorieux du ministère évangélique de messieurs Bastide et Molines, qui ont manqué leur vocation d'inquisiteurs.



La Voix de la Montagne, organe du synode de la X^e circonscription

Monsieur Bourquin, pasteur à St Amans m'invita à une réunion d'appel où j'eus à parler avec messieurs Chabas, pasteur à Béziers, Dücker de Castres, Brezzi de Mazamet sur Actes 16/16 et Luc 19/1-11. Temple plein, pluie torrentielle, rentré à Castres à une heure du matin. Le 11 avril 1897, je donnai une conférence dans le grand temple de Mazamet, absolument bondé sur : *Les infortunes d'une mère sous la Révocation*¹¹. Le 17 mai suivant, nous reçûmes la *Société de théologie* de la région, que je portai en landau au Sidobre. Présents : messieurs Lafon, König, Bourchenin¹², Calas, Bénézech¹³, Golfard et plusieurs autres pasteurs du Tarn. Sujet : *Les objections de la libre pensée contre la Religion ; et puis L'indifférence, ses causes et ses remèdes*.

Mais, en sus de tous ces travaux du dehors, j'avais la grande ressource de mon cabinet, mon sanctuaire, où mes chers livres, ces bons vieux amis, m'étaient une

⁹ Organe du Synode de la X^e circonscription.

¹⁰ Note de Camille Rabaud : ***Voir mon journal, juin 1897.***

¹¹ *Les infortunes d'une mère sous la révocation de l'Édit de Nantes (1685-1723)*, Revue Chrétienne, 1897, réédition Dôle : L. Bernin, 1897.

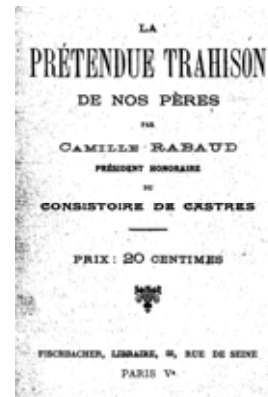
¹² Pierre Daniel Bourchenin (1853 – 1933).

¹³ Auguste Edouard Bénézech, né à Mazamet en 1862 et décédé à Castres en 1932.

société aussi charmante qu'instructive, sans me jamais donner la déception douloureuse de quelque infidélité. Je publiai, en divers journaux, bien des articles dont j'ai découpé les extraits que j'ai conservés dans mes quatre Cahiers de Broutilles. Je publiai aussi plusieurs brochures et je mis la dernière main à mon second volume de *L'Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais*¹⁴, paru en décembre 1898.



L'Histoire du protestantisme dans l'Albigeois et le Lauragais depuis la Révocation de l'édit de Nantes (1685) jusqu'à nos jours, 1898



La prétendue trahison de nos pères, 1908



Phénomènes psychiques et superstitions populaires, 1908



Paul Pellisson, 1624 – 1693

Quelques années plus tard, en 1904, parut aussi mon volume de *Sermons et Homélie*¹⁵; plus tard encore, mon étude sur *l'Art de vieillir*¹⁶, *Phénomènes psychiques et superstitions populaires*¹⁷, *Les Assemblées du Désert*¹⁸, *La Chartreuse de Saix*¹⁹, *Paul Pellisson*^{20 21}, etc...

¹⁴ Paris : Fischbacher, 1898.

¹⁵ Paris : Fischbacher ; Castres : Bonnet, 1904.

¹⁶ *La vieillesse ou l'art de vieillir et de vieillir heureux*, Paris : Fischbacher, 1909.

¹⁷ Paris : Fischbacher ; Castres : Bonnet, 1908.

¹⁸ *Les Assemblées du Désert sous les persécutions de Louis XIV et Louis XV : 1685-1787*, Castres : M. Mauriez, 1912.

¹⁹ *Notice historique sur la chartreuse de Saix et ses deux destructions (de sa fondation 1361 à nos jours)*, Paris : Fischbacher ; Castres : Maurès ; Montbéliard : Imprimerie montbéliardaise, 1913.

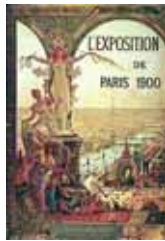
²⁰ Nous n'avons pas trouvé pour l'instant les références exactes de ce texte indiqué par Camille Rabaud dans ses Souvenirs.

Telle fut la réponse à mon ami : *qu'allez vous devenir après votre démission ? Vous mourrez d'ennui !* Pas un jour, je n'ai connu l'ennui et, loin d'en mourir, je me trouvais merveilleusement de l'hygiénique mélange du travail littéraire et du travail agricole.

Sans hésiter, nous divisâmes l'année en deux : l'hiver à Castres, l'été à la campagne. L'hiver, consacré à la lecture, aux recherches, aux notes ; l'été à la rédaction, aux inspirations de la belle nature ; et aussi, dans ces beaux mois, voyages chez nos enfants, qui, eux à leur tour, se donnent rendez-vous, à chaque congé, dans la vieille maison, centre familial et cordial de tous.

De temps à autre, pour éviter la rouille, conférences et publications : à Mazamet, le 26 février 1899, causerie sur *Eugénie de Guérin*²².

Le 26 juin de la même année, je fus appelé à présider les obsèques de monsieur Maurice de Barrau²³, Conseiller général, qui eurent lieu à Sorèze. Le 15 août suivant, je participai à une grande Assemblée du désert, qui se tint sur le flanc de la montagne dans une châtaigneraie de Saint-Amans-Soult.



Affiche de l'Exposition Universelle de Paris 1900



L'exposition du Champ de Mars au Trocadéro

Nous nous laissâmes tenter, en juin 1900, par l'*Exposition Universelle de Paris*. Nous nous y rendîmes avec notre bonne Marie et nous jouîmes d'une innombrable foule de curiosités, notamment de l'embrasement de la Tour Eiffel et des fontaines lumineuses. On compta, ce jour-là, cinq cent mille entrées au Trocadéro !

Un de nos plus agréables passe-temps à la campagne fut la facilité de nos promenades dans tous les environs, grâce à la précieuse et commode petite voiture attelée de notre grosse Nigrette, achetée d'occasion par Paul à Marseille. Mais le jour vint où l'entêtement de Nigrette tournant en révolte, elle nous eut fait broyer par quelque automobile. Elle devint ingouvernable, se couchait tout attelée sur la route et Gérard disait vrai lorsque, dans ses vers spirituels de nos noces d'or, il nous

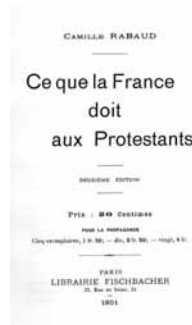
²¹ Paul Pélisson est né à Béziers le 30 octobre 1624. Fils d'un Conseiller protestant à la Chambre de l'Edit à Castres, après des études de droit à Toulouse, il exerça un temps à Castres puis devint conseiller du roi en ses conseils, maître des requêtes ordinaires de son hôtel et historiographe du roi. Il abjura le protestantisme le 8 octobre 1670 et entra dans les ordres. Il écrivit la première *Histoire de l'Académie française depuis son établissement jusqu'en 1652*. Il y fut reçu l'année suivante. En 1671, il prononça un Panégyrique de Louis XIV, qui fut traduit en italien, en espagnol, en anglais, en latin et en arabe. Il a laissé des *Mémoires pour la défense de Fouquet*, une *Histoire de Louis XIV* et des ouvrages de polémique et de controverse religieuse. Il est mort le 7 février 1693.

²² Femme de lettres française, Eugénie de Guérin (née au château du Cayla, près d'Albi, le 29 janvier 1805 — décédée le 31 mai 1848) est la sœur aînée du poète Maurice de Guérin (1810 – 1839), avec qui elle entretint une correspondance.

²³ David Maurice Armand de Barrau de Muratel est né à Castres en 1821.

portraiturait : *petits des oiseaux, ils donnent la pâture. Et, lorsque Nigrette veut, ils montent en voiture.* Nous l'envoyâmes à La Pomméradié, sous le bâton du paysan dont elle était digne. Et la voiture fut donnée à vil prix à madame de Galtier.

Le 26 juin 1901, je fis paraître ma brochure : *Ce que la France doit aux protestants*²⁴, tirage de quatre-mille.



Ce que la France doit aux protestants, 1901

Le 29 juin, je donnai une conférence à Bellegarde sur *Marie Durand, Tour de Constance* et une seconde, huit jours après, sur son frère *Pierre Durand*, mort martyr sur la potence du Peyrou. Elles ont été imprimées²⁵.

Le 20 juillet 1902, appelé par dépêche au château de Landelle, près la station de Blau, je présidai les obsèques de monsieur de Noireterre²⁶, catholique de naissance, ancien chambellan de Napoléon III, ex-candidat à la députation et ennemi acharné du clergé catholique ; sa femme était protestante ; l'inhumation eut lieu dans un coin du parc et avec une assistance toute catholique. Peu d'années après, je fus invité de même à enterrer madame de Noireterre, qui donna, sauf quelques legs, toute sa fortune, plusieurs millions, à un avocat de Paris, avec mission de fonder un grand orphelinat mixte, dans les environs de Paris.

En septembre 1902, un gros petit événement de village vint, non pas troubler, mais préoccuper un peu notre paisible existence. Une grille avait été placée par Mad. Curty et par nous, à l'entrée de la venelle pour arrêter ivrognes, animaux et ordures de toute sorte. Les deux frères Aussenac, mes anciens catéchumènes, avec lesquels je n'avais rien eu et par malice pure, dénoncèrent à un fanatique maire, Farenc, la grille comme un empiètement sur les droits de la commune. De là, procès, sénateur Vieu²⁷ qui vient me défendre, avocat Guy qui vient m'attaquer, village soulevé,

²⁴ Paris : Fischbacher, 1901.

²⁵ *Pierre Durand et Marie Durand (1720-1768)*, Angoulême : Th. Voleau, 1905.

²⁶ Antoine Valentin Jumel de Noireterre (1824 – 1902).

²⁷ Louis Jean Jacques Vieu, né le 25 mai 1854 à Toulouse, est issu d'une ancienne famille originaire du Tarn. Il fait ses études au lycée d'Albi, puis son droit à la faculté de Toulouse. Il est reçu licencié en 1875 et s'inscrit au barreau de Castres. Elu conseiller municipal de Castres en 1880, il devient conseiller d'arrondissement en 1888 et maire en 1896. Il exercera cette magistrature pendant plus de quinze ans. En 1901, il est élu conseiller général. Il s'intéresse particulièrement à l'enseignement primaire dans sa ville et dans le département. On lui doit la construction de nombreuses cantines et d'écoles maternelles. On lui doit aussi la construction du théâtre municipal de Castres. Il se fixera par la suite à Murat-sur-Vèbre, commune dont il sera maire en même temps que conseiller du canton. Il est élu sénateur le 18 juin. Il siègera au Sénat pendant vingt-six ans, inscrit au groupe de la gauche démocratique radicale et radicale socialiste. Il mourut à Grenoble dans sa soixante-dix-huitième année.

enquête publique, plaidoiries dans la salle de la justice de paix comble et jugement en ma faveur, sur tous les points. Ce fut un jour de joyeuse distraction pour le village, de satisfaction pour nous, et de honte pour le maire et les deux dénonciateurs anonymes mais connus de tous. A cette occasion, à l'occasion des ingrats frères Aussenac, me vient une réflexion sur l'ingratitude ; on dit que c'est un fait humain, un lourd fardeau, qu'il en coûte à l'amour-propre d'être l'obligé de quelqu'un, que la jalousie finit par s'emparer de celui qui se reconnaît au-dessous du bienfaiteur, que le cœur est *naturellement, désespérément malin, écrivant les bienfaits sur le sable et les torts sur l'airain, et qu'enfin, l'amitié finit où l'emprunt commence.*



Louis Vieu, sénateur du Tarn (1854 – 1931)

Oui, il se peut que l'ingratitude soit un fait humain, mais c'est un fait vilain et, comme tel, ne saurait être trop flétri. Les quatre ou cinq collègues dont j'ai le plus souffert dans ma vie, qui m'ont voué les sentiments les plus amers, l'hostilité la plus perfide, sont justement ceux que j'avais le plus aimés, le plus comblés, soutenus, remplacés, hospitalisés, tirés de peine par de larges dons. Ils m'ont rendu et quelques-uns me rendent encore le mal pour le bien. Il est douloureux de constater la fausseté du proverbe *qu'un bienfait n'est jamais perdu*, douloureux de recueillir de tels fruits de ses meilleures intentions ; mais... c'est un fait humain ! Tant pis pour l'honneur de l'humanité.

NOCES D'OR

Passons à des choses plus douces et plus réconfortantes qui montrent qu'à côté d'un peuple d'ingrats, il est un peuple de reconnaissants. Nous touchions à l'anniversaire de nos cinquante ans de mariage, le 25 octobre 1903. *Les Noces d'or*, nous les célébrâmes par anticipation en septembre à Labessonnié, afin de profiter de la présence de la plupart de nos enfants. Se trouvaient là : Gaston, Mathilde, André, Paul, Gabrielle, Madeleine, Elise Dardié, Albert, Berthe, Marthe, Emmanuel Bruniquel et Gérard Lavergne. Trois actes marquèrent cette intime célébration : au salon, à six heures du soir, service religieux plein d'à propos, par Bruniquel, émouvante allocution de notre fils aîné Gaston, puis remise d'une grande cafetière à café en argent et d'une médaille commémorative, par les trois enfants associés et divers souvenirs d'Elise et des de Comte ; dîner suivi de toasts à Marie et Léa – vingt-cinq et dix ans de service – et aux enfants et petits-enfants par moi. Après quoi, charmante poésie de Gérard qui dessina, avec esprit et douce malice, la silhouette de



chacun des convives présents ; promenade au jardin, éclairé *a giorno* par une brillante lune, des lanternes vénitiennes et animé par des feux de Bengale et des fusées. Puis, au salon, duo de piano de Madeleine et Henriette, poésies par Gaston et Marcel, très jolie comédie par Madeleine et André. Fête très touchante, réussie à souhait, qui nous pénétra de gratitude envers Dieu, pour notre vieillesse bénie : soixante et onze ans et soixante et dix-sept ans, sains de corps et d'esprit.

Après cet inoubliable cinquantenaire, les vieux amis, comme si j'étais toujours en exercice, continuent de recourir à moi de temps à autre : monsieur et madame Auriol Albert de Lavergne pour la bénédiction de mariage de leur fils Pierre avec mademoiselle Elisabeth Stanton, fille d'un américain fixé à Paris, correspondant d'un grand journal d'outre-mer, brouillé avec toute sa famille, qui exigea des actes de respect. Après le mariage, on se rendit au Travet, où fut servi un lunch à trois heures, charmante manière expéditive et économique de traiter un cortège de mariés. En deux heures, tout était fini, chacun reprenant sa liberté et les nouveaux époux encore plus contents que leurs invités. Comme contrepartie de cette agréable journée, nous rencontrâmes chez nous, au retour, toute la tribu des Dückert, père, mère, bonne, quatre enfants, dont un avec une menace de méningite qui poussait des cris stridents avec une continuité désespérante. *Ne vous inquiétez pas*, disait le père avec le calme froid d'un habitant du Nord, sans se douter qu'il exaspérait nos nerfs et nous obligeait à fuir, soit dans notre chambre, soit au fond du jardin. Et cette rude épreuve dura longtemps !

Nous eûmes la douleur, le 12 novembre 1903, de perdre le sénateur Bernard Lavergne, âgé de quatre-vingt-huit ans. Nous étions à Montauban, Malvina et moi, quand la dépêche de sa mort arriva. Nous partons aussitôt pour Labessonnié où nous avons à peine le temps de nous débrouiller avant d'assister aux obsèques. Quoique anticlérical notoire, toute sa vie, on le fit passer par l'église ; force nous fut d'avalier une pompeuse messe ; la population catholique, fière de le reconquérir, s'était levée tout entière ; un long cortège l'accompagna par l'allée moyenne de Laylayé, jusqu'au tombeau élevé derrière la fontaine de la ferme, sous les ombrages d'un silencieux et poétique recoin de la prairie. Là, pas un homme politique présent, ni sénateur, ni député, ni préfet, ni sous-préfet, ni conseillers généraux, le vide autour de ce cercueil. Les deux fils navrés me demandèrent alors de rendre un dernier hommage à la mémoire de leur père. Je parlai de sa carrière politique, de son intégrité, de son spiritualisme, de son bon cœur... Depuis sa retraite, fidèle à lui-même, il en était resté au même point, tandis que ses divers collègues avaient marché avec l'opinion, ce qui, à tort, le faisait accuser d'avoir rétrogradé vers la réaction. De là, l'abstention générale des hommes politiques à son enterrement. D'autant que l'enterrement catholique d'un libre-penseur, ennemi acharné de l'Eglise, fit croire qu'il avait abjuré *in extremis*, qu'il avait reçu les sacrements de l'Eglise et infligé un démenti aux principes de toute sa vie, ce qui n'était pas. Mais cette méprise avait, au loin, causé une vraie surprise à tous ses vieux amis. Quant aux catholiques, ils entonnèrent des chants de triomphe ! Ils n'avaient pas eu le vivant, mais ils avaient le mort, bien que trois fois hérétique par son mariage au temple seulement, par le baptême protestant

de ses enfants et, surtout, par ses incessantes et virulentes attaques contre le catholicisme... Il est avec le ciel des accommodements !

Dans cette même année 1903 et le 6 décembre, je fus invité à l'inauguration de *La maison de la Jeunesse* de Mazamet. Nombreuse réunion à trois heures dans cette maison, claire, gaie et admirablement disposée. Présents : messieurs Ernest Molinié, Comte, Blot, Konig, Poujol, Fromentin, Fayot et moi. Allocutions diverses, thé servi par les jeunes filles sur de longues tables. Le soir, grand banquet au Nouvela de trois cents couverts, foison de toasts, bulles de savon qui crèvent au vent. Le lendemain soir, je fus chargé de donner, dans la salle des conférences une causerie aux jeunes filles ; je pris pour sujet le parallèle entre le passé et le présent ; elle fut suivie de musique, chœurs, solos, etc... Deux cent jeunes filles, beaucoup d'animation, très jolie fête. De nouveau, le 13 décembre, nous retournâmes à Mazamet pour un *Concert spirituel* dans le grand temple. Entrée libre ; mais seulement deux cent places réservées, à trois livres pour couvrir les frais. Temple comble, je dis la prière d'ouverture. Le concert fut très beau, avec quatuor, solos, chœur, jeux d'orgues ; plusieurs artistes amateurs de Castres et de Mazamet, en outre, mademoiselle Melno, du concert Lamoureux de Paris et Mad. Hollard, femme du pasteur de l'Eglise libre de Clairac, toutes deux douées d'une voix remarquable. Foule énorme, malgré l'abstention absolue de l'orthodoxie sectaire.

Deux mois après, je reçus un appel de l'Eglise de Saint-Amans, pour y donner une prédication patoise. J'invitai à cette occasion Molinié et Bourquin à déjeuner à l'hôtel Albert : affreux déjeuner, mais en revanche, d'un prix exorbitant ; hôtel à fuir. Un autre appel me vint aussi de Mazamet ; mais cette fois, pour y présider l'enterrement de Mad. Poujol, morte jeune encore et laissant dans l'Eglise un vide aussi grand qu'au foyer domestique, où se désolaient ses trois petits enfants.



Le pasteur John Bost (1817 – 1881)

Le mois suivant, 15 avril 1905, il nous fut possible de réaliser un petit voyage qui, depuis longtemps, nous tenait fort à cœur à tous deux : le voyage de La Force, pour visiter les neuf asiles²⁸, joyau de la Charité Protestante Française. Nous avons dans l'un d'eux, à *Siloé*, notre neveu, l'infortuné Arthur Dejean, l'un de mes douze filleuls. C'est dans ce même asile que, bien plus tard, je réussis à faire entrer David Gatumel, aveugle, fils de notre métayer de la Pommériadié et qui, ingrat et révolté, se fit

²⁸ Voir : *Notice historique de la fondation des Asiles* http://www.lexilogos.com/famille/fondation_john_bost.htm

expulser au bout de deux ans. Nous fûmes ravis de tous ces asiles enfantés par la foi chrétienne et l'amour de l'humanité. Pays très beau, déjeuner avec le sous-préfet de Bergerac, notre ami Corbière de Labessonnié. Visite à la charmante madame Vigé, mère de monsieur Edmond Fourgassié. Notre pleine liberté d'esprit et de temps nous permettait ainsi de ne plus nous séparer, de faire fréquemment d'agréables courses à deux. Nous rentrâmes, heureux de cette excursion, mais le cœur serré d'avoir vu le pauvre Arthur voué à une triste existence, lui qui, avec ses diplômes, eût pu sans son ataxie à la suite d'une attaque, avoir un brillant avenir.



Le pasteur Héliodore Jospin (1873 – 1944) assis au centre bras croisés,
et les membres du Conseil presbytéral du Temple de Bellegarde

Mes prédications, mes conférences dans les églises voisines, je ne les compte plus. Je ne compte pas, surtout, les innombrables remplacements de mes collègues à Labessonnié ; et à Bellegarde où, particulièrement aussi, je fus payé d'une noire ingratitude par le pasteur J.²⁹ auquel, pendant huit ans, nous n'avions fait que du bien et qui ne me fit que du mal. Pendant trente ans, j'avais, de toutes façons, servi son église et maintenant... j'en suis exclu comme hérétique !

Deux faits à mentionner dans l'année 1913 : le *Synode national* de l'Église réformée qui se tint à Castres le 12 juin et qui dura trois jours. C'est le premier synode national qui eut lieu, après la fusion des jarnacais et des libéraux (centre et gauche). Ce synode dura trois jours et fut très fécond et très fraternel. Il y eut un repas de corps de cent-vingt couverts à la Chartreuse de Saix, à quatre kilomètres de Castres. A six tables rangées autour du grand cèdre, vieux de sept siècles et mesurant trois mètres vingt-cinq de circonférence, avec branches horizontales s'étendant au loin et couvrant tous les convives de leur ombre.

²⁹ Héliodore Jospin est né le 13 juillet 1873 à Bertry (Nord). Il avait seize frères et sœurs dont Georges, représentant de commerce, né le 14 juillet 1868 à Bertry, grand-père de Lionel Jospin. Il a présenté sa Thèse à la Faculté de Théologie Protestante de Paris en mars 1899. Il exerça d'abord son ministère, à partir de 1898, au Temple de Bellegarde, sur le canton de Montredon-Labessonnié. Il épousa en première noce, Claire Yvonne Durand, née en 1874 à Poitiers avec qui il eut six enfants, tous nés à Montredon-Labessonnié : Marc, né le 29 mai 1900 (il sera lui aussi pasteur), Philippe, né le 2 août 1901 (il sera ingénieur), Jacqueline, née le 16 mars 1903 (elle sera infirmière), Yves « Michel », né le 25 août 1904 (il sera médecin), Jacques Claude, né le 22 janvier 1906 (il sera technicien) et enfin Luc, né le 24 avril 1911 (il sera commerçant). Sa première épouse décéda en 1936 à Aulnay-sous-Bois. Il épousa en seconde union, à Charenton, Renée Marcelle Marie Philiberte Balvet, professeur, née le 30 janvier 1896 à Lyon avec qui il aura un septième enfant : Laurent Pierre Emmanuel, né le 28 décembre 1935 à Lyon (il sera traducteur). Il fut également pasteur à Amsterdam et à Saint-Nazaire. Il est décédé le 29 mai 1944 à Fontenay-sous-Bois.

On comptait parmi les convives quelques-uns des hommes les plus distingués du protestantisme : messieurs Ch. Wagner³⁰, du Foyer de l'âme³¹ ; Gaucher, doyen de la Faculté de théologie de Paris ; Fulliquet³², doyen de la faculté de théologie de Genève ; Wilfried Monod³³, professeur à la Faculté de théologie de Paris ; L. Lafon, directeur d'*Évangile et Liberté*³⁴ ; Schultz, ancien pasteur de Lyon ; L. Comte³⁵, pasteur à Saint-Etienne, directeur du *Relèvement social*³⁶, etc... puis quelques laïques de marque : Réveillaud³⁷, sénateur, Borrel, Roy, de Pourtalès³⁸, quelques pasteurs de l'Église Libre, et même ... de l'Église Évangélique qui n'avaient pas craint le contact.



Charles Wagner (1852 – 1916)



Louis Comte (1857 – 1926)



Eugène Réveillaud (1851 – 1935)

Le dîner, fort simple, fut très gai ; et, à la fin, le sénateur Réveillaud proposa un triple ban à l'auteur de la Chartreuse de Saix, que je venais de publier. Force me fut de répondre par un toast à monsieur et madame Lauth, propriétaires actuels de la Chartreuse et qui nous hospitalisaient ; et en même temps, je parlai des anciens chartreux qui s'abritaient sous le même cèdre qui, présentement, couvrait cent huguenots. A peine le repas terminé, nous repartîmes pour le temple où devait avoir lieu une grande séance qu'on me fit présider et où messieurs Schultz, Monod, Quiévreux³⁹, devaient présenter trois études sur : *Ce qu'il faut au protestantisme : une piété vivante, une pensée moderne, un christianisme pratique*. Je présentai les trois rapporteurs, en les caractérisant chacun par un mot spécial et terminai par la prière cette réunion, très nombreuse et qui ne prit fin qu'à dix heures et demi.

³⁰ Voir la notice Charles Wagner (1852 – 1916) :

<http://www.museeprotestant.org/Pages/Notices.php?scatid=71&cim=485¬iceid=477&lev=2&Lget=FR>

³¹ Historique et documents concernant l'Église Réformée de la Bastille, Temple protestant du Foyer de l'Âme :

<http://www.foyerdelame.fr/La-paroisse/histoiredeslieux.html>

³² Jean Georges Fulliquet, 1863 – 1922, né et décédé à Genève.

³³ William Frédéric dit Wilfrid Monod (1867 – 1943). Voir sa notice :

<http://www.museeprotestant.org/Pages/Notices.php?scatid=71&cim=485¬iceid=458&lev=2&Lget=FR>

³⁴ Issu de la fusion en 1913 de deux journaux : *Le protestantisme libéral* et *La vie nouvelle*.

³⁵ Voir la notice sur le Pasteur Comte (1857 – 1926) : <http://www.forez-info.com/encyclopedie/memoire-et-patrimoine/1362-le-pasteur-comte.html>

³⁶ Organe de la *Ligue pour le relèvement de la moralité publique*.

³⁷ Voir la notice Eugène Réveillaud (1851 – 1935), un protestant converti et militant :

<http://www.museeprotestant.org/Pages/Notices.php?scatid=71¬iceid=466&lev=1&Lget=FR>

³⁸ Issu d'une illustre famille cévenole. Voir la notice Famille de Pourtalès :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Famille_de_Portal%C3%A8s

³⁹ Aquilas Quiévreux (1865 – 1914).

Le second fait à signaler, moins important, est la résurrection de l'*Association fraternelle des pasteurs de l'Église Réformée*. Elle avait longtemps périclité et depuis deux ans, elle était morte. Je fus nommé président, Belluc⁴⁰ vice-président, Hubac⁴¹ secrétaire trésorier. Un règlement fut rédigé et adopté. Monsieur Mathieu lut un savant travail sur *La Critique et la foi*. Une prédication avait été donnée la veille par Galaup ; et après l'étude du matin par monsieur Mathieu, trois allocutions furent données au temple par messieurs Bertrand⁴², Gauteron et Tarin.



Le pasteur Ferdinand Antonin Belluc



Le pasteur André-Numa Bertrand
(1876 – 1946)



Le pasteur Louis Hubac (1882 – 1952)

De la sorte, église et pasteurs trouvaient leur profit dans l'association, à laquelle une impulsion nouvelle va être donnée pour le plus grand bien de tous. Du reste, il semble souffler sur notre Église Réformée un esprit nouveau d'union et de paix. Espérons que la nouvelle génération arborera de plus en plus le drapeau de la piété, de la science et de la largeur.

NOCES DE DIAMANT

Quelques mois après, ma chère compagne et moi arrivions à une date historique dans notre vie : à l'anniversaire de nos 60 ans de mariage et de bonheur, à nos *Noces de Diamant*, dix ans après nos noces d'or. Nos trois enfants bien aimés, qui ont tant de cœur, voulurent cordialement les célébrer et ils firent bien les choses. L'anniversaire de notre mariage était le 25 octobre 1913 ; mais comme à l'occasion des vacances, la plupart des nôtres se trouvaient réunis à Labessonnié, nous décidâmes d'anticiper la date officielle et nous fixâmes notre réunion au 27 septembre. Nos invitations ayant été adressées à la parenté des deux branches, de toutes parts nous arrivèrent les invités : les Edouard, les Etienne et les Jean Rabaud, de Saint-Affrique ; les Fernand de Biarritz ; Paul de Marseille ; les Masson de Paris ; Maurice d'Annecy ; Emilie de Palleville d'Orthez ; Laure Garrigue et Elisabeth Gausserand de Montauban. Les Edouard avaient amené Francis et les Jean Rabaud leur petit Jacques comme aussi les Masson avaient avec eux leur petit Jacques, notre arrière-petit-fils. A ceux-là, doivent s'ajouter les Gaston, déjà sur les lieux, puis Henri

⁴⁰ Ferdinand Antonin Belluc, pasteur à Réalmont puis à Castres de 1914 à 1919.

⁴¹ Le pasteur Louis Hubac (1882 – 1952), pasteur à Castres de 1907 à 1946.

⁴² Le pasteur André-Numa Bertrand (1876 – 1946), pasteur à Castres de 1902 à 1914.

Lavergne, Albert et Berthe de Comte, Zélie et Gabrielle Mouly, Brun et Madeleine Olombel ; plus quatre invités en dehors de la parenté qui précède : monsieur et madame Gérard Lavergne et messieurs Bruniquel⁴³ et Bertrand, pasteurs, nos excellents amis : en tout trente-cinq personnes.



Camille Rabaud à Montredon-Labessonnié

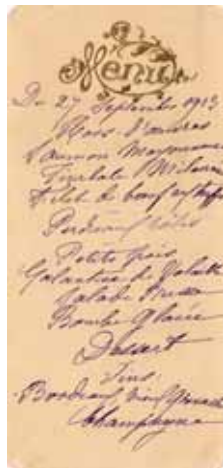


Malvina de Comte, épouse Rabaud

Huit parents nous faisaient seuls défaut : Marcel, venu quelques jours auparavant, Elise Dardier, Marthe et Henri Ozil, Marie Brun, Numa Olombel, Robert et Adolphe Garrigue. Nous fûmes très reconnaissants que plusieurs n'eussent pas reculé devant un long voyage. Tout se passa dans la plus stricte intimité : à onze heures, dans notre salon tout rempli de fleurs, l'ami Bruniquel débuta par une touchante allocution où il fit preuve d'autant de tact que de talent. Bertrand parla ensuite, avec une visible émotion qui nous gagna tous, en rappelant mon ministère à Castres et ma modeste œuvre littéraire. Enfin, notre fils Gaston, organe de ses frères et sœur, épancha son noble cœur, tout débordant de gratitude et d'amour. Ce fut une heure inoubliable ; je crois n'avoir jamais éprouvé d'émotion plus profonde ; bien que je ne pleure que très difficilement, mes yeux se convertirent en fontaines de larmes que je dissimulai de mon mieux ; mais en s'épongeant activement de son mouchoir, Malvina ne cacha pas les siennes. Quelle bénédiction dans une famille que l'union dans l'affection ! Ne craignons pas, pour en jouir, de nous imposer trop de support et de concession. Après ce culte d'action de grâces, nos enfants nous offrirent à l'un et à l'autre deux très beaux souvenirs, auxquels s'en ajoutèrent beaucoup d'autres des divers membres de la parenté. De notre côté, nous offrîmes à nos trois enfants un bel acompte sur notre future succession et à plusieurs de nos neveux et parents et à tous nos petit-fils, un billet de cent francs dans une douzaine d'enveloppes de lettres. Cela fait, nous nous dirigeâmes pour le déjeuner vers La Sigourre. Gabrielle nous avait aimablement offert son garage et elle était arrivée deux jours avant pour présider à son ornementation. C'était merveilleux de verdure et de fleurs ; la table était superbe, le déjeuner, fait par Verdeil, fin et copieux ; et le service assuré par cinq bonnes capables au nombre desquelles Marie et Louise. Nous nous étions rendus par petits groupes et une calèche fit la navette pour les moins alertes. Le repas fut assaisonné d'une douce gaieté générale, reflet de la joie qui régnait dans les cœurs. Au champagne, je remerciai les invités de leur venue ; et à l'occasion de

⁴³ Emilien Bruniquel (1840 – 1925), pasteur à Montredon-Labessonnié.

ces noces de diamant, je donnai lecture du récit de notre premier mariage de 1853, tel que je l'ai narré dans ces souvenirs, sauf certain épisode trop puéril, et je terminai par ces mots que je tiens à reproduire ici : *entourés comme nous le sommes, ainsi qu'un vieux tronc de ses rejetons, de nos enfants, de nos petits-enfants, de nos arrière-petits-enfants, notre couronne et notre joie, ayant épuisé la coupe de la vie, et n'attendant plus rien d'elle, il ne nous reste qu'à nous approprier la parole du vieillard Siméon : laisse maintenant, Seigneur, tes serviteurs aller en paix ; car nos yeux ont connu le bonheur relatif, un bonheur tel qu'on n'en voit pas souvent ici-bas. Puissent nos successeurs, ici présents, une fois rompu et disparu le lien du faisceau familial, ce lien qui, soixante ans durant, a maintenu entre nous la plus douce paix dans l'union, puissent nos successeurs conserver ce même lien d'union et de paix ! Ils le doivent, d'abord en souvenir de nous, puis, parce qu'il n'est pas de plus sûre condition pour avoir un bonheur égal au nôtre. C'est notre vœu le plus ardent ; et ce sera notre dernier vœu le plus cher.*



Menu
(des Noces de diamant)
du 27 septembre 1913

Hors d'œuvres
Saumon Mayonnaise
Timbale milanaise
Filet de bœuf aux truffes
Perdreaux rôtis
Petits pois
Galantine de Volaille
Salade russe
Bombe Glacée
Dessert

Vins :
Bordeaux, Vieux Ganache
Champagne

Au bout de quelques instants, Gérard se lève et, avec une mimique du palais royal, nous lit une délicieuse pièce de vers de sa composition, à l'adresse des *Jeunes Mariés*, à laquelle je répondis quelques mots de remerciements et de félicitations. Mon frère Edouard et mon beau-frère Albert portèrent également un toast de sympathie. J'ajoute que des lettres et des télégrammes de vœux et d'affection nous arrivèrent toute la journée, de toutes parts. Nous n'étions pas levés de table qu'un photographe paraît, armé de son appareil, l'artiste Tricaud⁴⁴ de Castres, commandé à notre insu par nos enfants. Il commença à photographier la table avec la double rangée des convives. Puis dans la cour, second groupe de tous les assistants en demi-cercle. Après cela, troisième groupe de notre famille immédiate. Enfin, quatrième groupe des *jeunes mariés*, seuls.

Ces divers groupes furent ultérieurement distribués à tous les membres de la parenté et à quelques amis intimes. Echappant aux mains du photographe, qui rêvait encore une épreuve, nous descendîmes chez nous, à quatre heures, pour prendre le thé. Et

⁴⁴ Emile Tricaud (1861 – 1919), photographe forain qui fonda à Castres un atelier-magasin en 1898. Nombre de ses clichés ont donné lieu à des cartes postales et à des affiches.

la plupart de nos invités nous quittèrent à cinq heures. Admirable journée de température, de bonne humeur, de saine joie ; fête intime, réussie de tout point. Béni soit Dieu ! Restent les noces de radium, ainsi baptisées par Gérard, dans sa spirituelle poésie. A supposer qu'elles ne soient pas chimériques, pourraient-elles être meilleures ? Songeons plutôt aux éternelles noces du ciel.



Famille immédiate
autour de Camille Rabaud et de son épouse



Ensemble des convives
autour de Camille Rabaud et de son épouse

NOS DEUX EGLISES RÉUNIES

Après tant d'émotions dans cette douce fête de famille, nous pensions qu'elle était finie, bien finie et que nous n'avions plus qu'à couler nos derniers jours dans le calme et l'oubli de la retraite. Illusion ! Nos deux anciennes Eglises de Mazamet et de Castres voulurent leur part de cet événement privé et, réveillant leur vieille affection pour nous, décidèrent de s'associer à l'anniversaire de nos soixante ans de mariage, de célébrer à leur façon nos noces de diamant ! A notre insu et pendant un mois, elles avaient fait circuler, de maison en maison, une Adresse qui se couvrit de deux mille signatures et organisé une souscription pour nous offrir une plaquette en bronze argenté. Alors, au jour convenu, 25 octobre 1913, exactement le jour anniversaire de notre mariage, une délégation d'une quinzaine de personnes de l'Eglise de Mazamet et une quinzaine de l'Eglise de Castres, plus notre parenté de voisinage, Gaston accouru de Paris et Paul de Marseille, remplissent notre salon. Monsieur Bertrand, le premier, lit la belle adresse, l'accompagnant d'une touchante allocution et nous remet l'adresse et tous ses noms, avec une reliure d'art en cuir ciselé, couverte d'une superbe branche de lierre, symbole de fidèle attachement et faite par un artiste en renom. Monsieur Genet, pasteur à Mazamet, lui succède et après une nouvelle allocution très sympathique, nous offre la plaquette due à un artiste parisien de premier ordre, portant, sur une face nos deux profils et sur l'autre une scène allégorique de moisson achevée : deux vieillards se reposant des travaux du jour, à l'ombre d'un grand chêne, contemplant devant eux les gerbes liées, les fruits d'automne et au loin, le soleil couchant qui disparaît à l'horizon, avec nos initiales, nos chiffres, et cette inscription latine : *l'âge les unit, une première fois, l'affection de l'Eglise les unit, une seconde*. Je les remerciai, l'un et l'autre, en les chargeant d'annoncer à leurs églises, mon intention de leur exprimer, du haut de la chaire, notre sincère gratitude. Monsieur le pasteur Hubac termine cette très simple

mais très touchante cérémonie par une prière sortie du cœur. J'invitai les assistants à nous demeurer pour prendre le thé ; on se répandit dans la salle à manger, au bureau, au salon, et l'après-midi se passa agréablement en conversations intimes.



Malvina et Camille Rabaud

Quelques semaines après, le 23 novembre, je prêchai à Castres et dis, à la fin, à l'Eglise, tout ce que nous avait inspiré de joie et de gratitude, sa sympathique démonstration à notre égard. Huit jours après, j'en fis autant à Mazamet, où je prêchai le 30 ; à la sortie, ce fut un défilé interminable, chacun tenant à me serrer la main. En sus de notre plaquette argentée, deux autres plaquettes nous avaient été remises, laissées à notre libre disposition. Nous donnâmes l'une d'elles à l'Eglise de Mazamet et l'autre à l'Eglise de Castres. Je considère ces deux cultes publics du 23 et du 30 octobre, faits à 87 ans et suivis d'une nombreuse foule, comme les deux derniers jours de ma vie, comme la fin de ma carrière pastorale. Et du reste, en adressant mes vœux à ces deux chères Eglises, je terminai en ajoutant : tels sont mes vœux les plus chers que cette fois, je vous adresse pour la dernière fois.

En même temps que nos deux Eglises nous comblaient de leur affection, se passait sous notre toit un autre petit événement qui ne manquait pas d'intérêt. Profitant de la nouvelle loi sur les fidèles serviteurs qui, trente ans durant, ont servi les mêmes maîtres, nous obtinmes pour Marie Mialhe, depuis trente-cinq ans chez nous, un Diplôme et une Médaille d'honneur. Et, à cette occasion, chacun dans la parenté, nous, enfants, petits-enfants, nous nous sommes évertués à lui donner des cadeaux d'importance plus ou moins grande pour lui témoigner notre estime et notre attachement. A-t-elle eu autant de plaisir à les recevoir que nous de les lui faire ? Mis en délibéré. En tout cas, en sus du plaisir, nous y avons été poussés par un vrai devoir. Pratiquons-le toujours, sans regarder aux conséquences.

Il était écrit, diraient les Arabes dans leur fatalisme, que les plus douces joies, les plus grands honneurs s'accumuleraient sur notre tête, dans cette année 1913, malgré le sinistre chiffre treize.

Le 14 janvier 1914, mes enfants m'emmènent dans la chambre de leur mère ; et là, comme qui veut préparer, adoucir la commotion prochaine d'un explosif, me disent : *C'est l'année des promotions ; Marie a eu sa Médaille des vieux serviteurs, Paul va se trouver au tableau d'avancement, et toi... il serait temps que ton ruban rouge se*

change en rosette. Comme la pensée ne m'en était même jamais venue : *Laissez-moi donc tranquille, je n'y ai aucun droit, je n'ai aucun titre ; à quoi allez-vous donc songer ?* Et je disparus. Bientôt après, même répétition auprès de leur mère, qui s'exclame comme moi, aussi stupéfiée que je l'avais été. Nous rentrons aussitôt au bureau, où toute la famille, accourue pour passer le congé de Noël et du premier Jour de l'An, quelques autres parents et amis, se trouvent réunis, lorsque la bonne vient m'annoncer que monsieur le député Simon me demande dans la salle à manger : *Monsieur, me dit-il, je vous apporte une heureuse nouvelle : vous êtes Officier de la légion d'honneur !* Dans mon trouble, je crus que, comme mes enfants, il m'offrait la rosette et me voilà protestant : *mais, mais non, je n'y ai aucun droit, je n'ai aucun titre.* *Monsieur le pasteur,* réplique le député, *je vous répète que depuis ce matin, vous êtes promu Officier de la légion d'honneur.*



Ernest Lavisse (1842 – 1922)

Nous rentrons au bureau, moi un peu confus de cette distinction si imprévue, congratulations générales et vifs remerciements à monsieur Simon qui, avec le sénateur Vieu, le député Andrieu, le Sous-préfet, le Préfet et, surtout, mes enfants Gaston, Paul, Gabrielle, Fernand, Lavisse⁴⁵, directeur de l'Ecole Normale Supérieure et membre du conseil de la légion d'honneur, tous conjurés, s'est activement employé à me faire décerner cette rosette imméritée qui fait de moi, dans tout le corps pastoral français, le seul officier de la Légion d'honneur.

C'était le 5 janvier que « l'heureuse nouvelle » me fut apportée par monsieur Simon ; le 4 que le décret de nomination avait paru à l'officiel et le 31 décembre 1913 que le décret avait été signé par le président de la République, Raymond Poincaré⁴⁶, et par le Grand Chancelier, le général Florentin⁴⁷. Ce fut une grande joie pour tous nos enfants ; tous mes amis me témoignèrent une vive satisfaction ; les protestants virent, dans cette distinction, un rejaillissement d'honneur sur le nom protestant ; beaucoup de catholiques même me félicitèrent ; de tout côtés m'arrivèrent des lettres et des cartes de félicitation ; j'en reçus plus de trois cent cinquante ; j'en avais reçu cent quatre vingt-dix-sept pour ma première décoration. Il fut décidé en famille

⁴⁵ Ernest Lavisse (1842 – 1922), historien, auteur en particulier des fameux « manuels Lavisse » qui ont accompagné la formation de multiples générations de professeurs, d'instituteurs et d'élèves, a été nommé directeur de l'Ecole normale supérieure en 1904.

⁴⁶ 1860 – 1934.

⁴⁷ Georges-Auguste Florentin (1836 – 1922), général de division, gouverneur militaire de Paris et grand chancelier de la Légion d'honneur.



que la remise des insignes se ferait en toute simplicité, strictement intime. Il s'agissait seulement, pour cela, de trouver quelqu'un qui eut un grade supérieur ou, tout au moins, égal au mien. Le nom du général Jauge⁴⁸, officier, étant prononcé, je lui écrivis pour lui demander ce service. Avec empressement, il vint me remercier de l'honneur que je lui faisais en le « désignant » ! Les insignes arrivés de la chancellerie, je prends jour avec monsieur Jauge et il est convenu que le lundi 2 février 1914, nous nous réunirons à cet effet dans notre salon, avec la parenté de Castres et nos trois collègues, ainsi que leurs femmes⁴⁹. A quatre heures, chacun exact au rendez-vous, le général procède en quelques mots à la cérémonie et m'épingle la croix que je dus garder jusqu'à son départ. Je dis, en répondant, quelle était pour moi la signification morale de la croix et quelles étaient les obligations qu'elle m'honorait : d'honorer la Légion, de servir le Protestantisme qu'on honorait dans ma modeste personne, d'être animé de l'esprit de sacrifice, la croix de la légion symbolisant celle du calvaire, suprême expression du sacrifice jusqu'à la mort. Monsieur Bertrand ajouta quelques paroles aimables et sympathiques. Chacun vint m'embrasser ; quatre ou cinq petites tables furent dressées, chargées de gâteaux et de thé ; et, divisés en petits groupes, nous causâmes avec animation jusqu'à six heures ; monsieur Jauge fut particulièrement intéressant dans ses récits de voyage.

Nous voilà tous deux comblés, ma chère femme et moi, d'honneurs, de sympathie, de joies familiales. Depuis six mois, c'est une succession de témoignages affectueux, de fêtes, de... panégyriques ! Nous avons hâte de rentrer dans l'ombre ; nous avons soif de repos et d'obscurité. Mais nous gardons à nos nombreux parents et amis, de près et de loin, une sincère et profonde reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec nous-mêmes.

Et nous faisons tout remonter à Dieu, source de toute grâce, qui nous a comblés de ses bénédictions : *Ô Dieu, tous tes bienfaits sont sur nous !*

⁴⁸ André Horace Jauge. Il a servi en particulier dans le 1er Tirailleur algérien.

⁴⁹ Note de Camille Rabaud : **Furent présents Albert et Berthe de Comte, Elise Dardié, Brun et Marie, Numa et Madeleine, Gabrielle Mouly, Abel et Gabrielle et Elise Azais, M. et Mme Belluc, M. et Mme Hubac, le général Jauge et nous deux, vingt en tout.**